



La mise en place de l'habitat en haute et basse vallée de l'Ariège, 10e-14e siècles, des systèmes de peuplement peu territorialisés

Florence Guillot

► To cite this version:

Florence Guillot. La mise en place de l'habitat en haute et basse vallée de l'Ariège, 10e-14e siècles, des systèmes de peuplement peu territorialisés. Pays pyrénéens et environnement, Fédération historique de Midi-Pyrénées - Société Ramond, Jun 2015, Bagnères-de-Bigorre, France. pp.153-175. halshs-01450780

HAL Id: halshs-01450780

<https://shs.hal.science/halshs-01450780>

Submitted on 31 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

PIERRE DEBOFLE ET JEAN-CHRISTOPHE SANCHEZ (ÉDITEURS)

PAYS PYRÉNÉENS ET ENVIRONNEMENT



Fédération historique de Midi-Pyrénées
Société Ramond

La mise en place de l'habitat en haute et basse vallée de l'Ariège, 10^e-14^e siècles, des systèmes de peuplement peu territorialisés

Florence GUILLOT¹,
associée CNRS Traces-terrae

La vallée de l'Ariège tranche le massif nord-pyrénéen dans un axe grossièrement nord-sud et se poursuit dans le bassin aquitain jusqu'à confluer, 163 km après sa naissance, avec la Garonne au sud de Toulouse. Elle collecte un bassin de plus de 4 000 km² (fig. 1).

En partie haute, ancienne vallée glaciaire majeure, elle conserve des formes caractéristiques, des flancs pentus et des fonds étroits, à peine élargis dans les zones de confluences². Le réseau hydrographique est bien hiérarchisé, en forme d'arbre. La vallée se resserre juste avant le contact avec la plaine d'Ariège, à la faveur de reliefs karstiques de direction est-ouest, au pied de la chaîne. Ces reliefs, perpendiculaires à l'écoulement, sont franchis par des cluses. Cette ultime barrière renforce l'impression de cloisonnement à l'amont, d'autant que la vigueur du massif pyrénéen impose de rares cols, à des altitudes généralement élevées. À l'extrême amont, vers l'Andorre, le Capcir ou le Palhars, les possibilités de passage ne descendent pas en-dessous de 1900 m d'altitude. Néanmoins, de par la rareté des points de passage au cœur des Pyrénées, la vallée de l'Ariège fut le domaine de la *via mercadal* de Barcelone à Toulouse, mentionnée en 1052³. C'est aujourd'hui cette vallée que suit le tracé de la RN 20 tant empruntée vers l'Andorre. Il s'agit donc d'une zone de circulation majeure depuis longtemps.

1 flo.guillot@gmail.com

2 Les plus grands bassins de cette vallée, par exemple au niveau de Tarascon-sur-Ariège, n'excèdent pas 25 km² de terrains plus ou moins plans, alors qu'ils sont un lieu de multiplication des confluences.

3 Pierre BONNASSIE, *La Catalogne au tournant de l'an mil*, Saint-Quentin, 1990, p. 201.

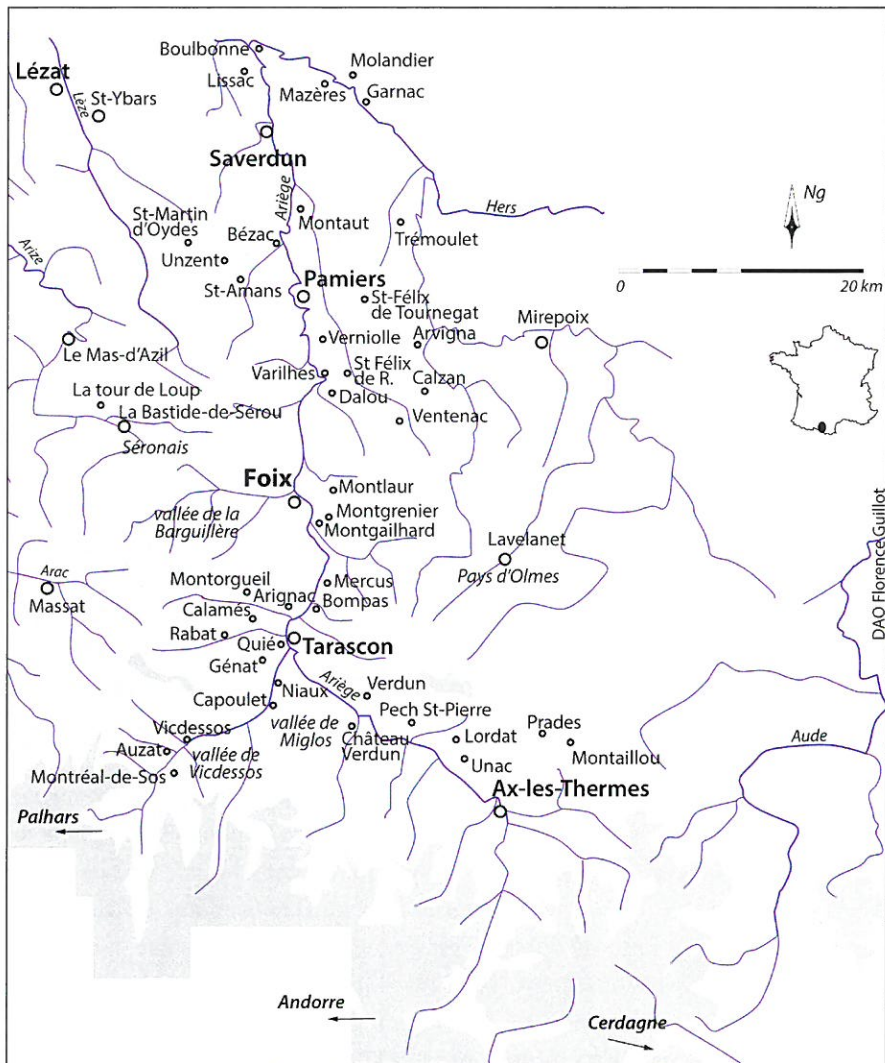


Fig. 1. Zone de l'étude et lieux mentionnés dans l'article.

Au pied du versant nord des Pyrénées, à deux ou trois kilomètres seulement en aval de la ville de Foix, le cours de la rivière Ariège s'assagit. Tout d'un coup, la pente se réduit, la rivière s'écoule en méandre et une plaine alluviale naît. Large de seulement 4 km en amont, autour de Varilhès, d'une dizaine au niveau de Pamiers (à moins de 10 km au nord de Varilhès), cette vallée se poursuit en se confondant avec la plaine garonnaise au nord de Cintegabelle. C'est là que l'Hers, provenant de Puivert et de Mirepoix, conflue avec l'Ariège et cet espace

subhorizontal et relativement marécageux marque le nord du comté de Foix que nous étudions ici. À cet endroit, la région autour de Mazères est aujourd'hui un des espaces les plus prolifiques de l'agriculture intensive française. Entre Varilhes et cette confluence, la morphologie reste celle d'une vallée encadrée de paysages collinaires complexes et très cloisonnés qui forment un cadre pré-montagnard dont le bord est orienté vers la vallée mais dont le cœur intègre un réseau de voies de communication aussi tortueuses que les formes des vallées et des cluses que les cours d'eau ont creusé.

Dans cette tranche du versant nord des Pyrénées, le système politique médiéval est connu dès la fin du haut Moyen Âge. Portion sud du grand *pagus tolosanus*, cette vallée passe des comtes de Toulouse à ceux de Carcassonne à la fin du 10^e siècle. Suit un long temps de territorialisation au sein des différentes branches de la famille comtale de Carcassonne, qui aboutit à la création d'un comté de Foix et à une topolignée éponyme durable. Cette étude des habitats s'est déroulée en deux temps, le premier concernait la montagne⁴, le second la basse Ariège⁵. Elle s'est fondée sur l'analyse des actes, de tous types documentaires, et sur une enquête archéologique poussée utilisant tous les types d'indices ou d'informations disponibles.

Il ne s'agit bien évidemment pas ici de réaliser une simple juxtaposition de ces deux recherches mais de proposer une synthèse avec de nouvelles grilles analytiques, permettant de résoudre, ou au moins d'élaborer des hypothèses de travail sérieuses, à propos des nombreux questionnements non résolus jusqu'alors, tout en replaçant cette recherche dans des cadres nouveaux et dans des perspectives de recherches à développer.

Depuis l'encellulement de Robert Fossier, en 1982⁶, la recherche a extraordinairement progressé sur l'étude des habitats. Les concepts d'*incastellamento*⁷, ceux de bourgs castraux⁸, puis ceux décrivant les villages

4 Florence GUILLOT, « La mise en place des habitats agglomérés en Sabartès (haute Ariège) au Moyen Âge », in *Habitats et peuplement dans les Pyrénées au Moyen Âge et à l'époque moderne* sous la dir. de P. SÉNAC et J.-P. BARRAQUÉ, Réseau Pyr, P U Méridiennes, 2010, p. 77-94. HAL Id : halshs-00584668v1.

5 Florence GUILLOT, colloque de Foix, 2011, sous la dir. de F. Guillot, *Fortification médiévales dans les Pyrénées*, In-Extensio, Canens, 2013, « Enquêtes sur la morphogénèse des habitats groupés en basse vallée de l'Ariège au Moyen Âge », p. 281-317. HAL Id : halshs-00920436.

6 Robert FOSSIER, *Enfance de l'Europe (X-XII siècles). Aspects économiques et sociaux. I : L'homme et son espace*, Paris, 1982, p. 162-168.

7 Pierre TOUBERT, *Les structures du Latium médiéval*, Rome, EF de Rome, 1973, fasc. 21.

8 André DEBORD, « Remarques sur la notion de bourg castral », in *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval*, textes réunis par Pierre BONNASSIE et Jean-Bernard MARQUETTE en hommage à Charles HIGOUNET, *Annales du Midi*, CII, n° 189-190, Toulouse, Privat, 1990, p. 55-61.

ecclésiiaux⁹, et les *sagres*¹⁰ et *celleres*¹¹, ont permis un premier décryptage de la fixation des habitats dans une longue durée.

Cette étape avait deux défauts que tous reconnaissent : l'analyse n'était souvent que morphologique et de nombreux habitats restent inexplicables par ces schémas.

Les contradictions fondamentales de l'analyse morphologique des habitats ont été implicitement soulignées, en 1996, dans un article fondateur d'Alain Guerreau¹². En décryptant les formes de représentations de l'espace au Moyen Âge et en soulignant les différences avec les nôtres, l'auteur nous indique que, si l'analyse morphologique peut-être utile au chercheur puisqu'elle décrit des phénomènes, il faut prendre en compte la perception de l'espace au Moyen Âge tel qu'il était : sans carte, sans géométrie, l'espace « n'était pas conçu comme continu et homogène mais comme discontinu et hétérogène en ce sens qu'il était en chaque lieu polarisé ». Le lien d'homme à homme supplantait la notion de territoire et construisait les rapports et un « espace social » qui, lui, était véritablement structurant. Nous sommes donc face à un espace « déterritorialisé »¹³.

De ces remarques essentielles découle une pratique renouvelée de l'enquête sur le peuplement au Moyen Âge. Au même moment, justement, Benoît Cursente, proposait une trame d'analyse des agglomérations de la montagne pyrénéenne, dans laquelle le groupe de producteurs sylvo-agro-pastoraux, c'est-à-dire la communauté socio-économique, produisait l'agglomération¹⁴. Enfin, Michel Lauwers¹⁵,

9 Élisabeth ZADORA-RIO, « L'historiographie des paroisses rurales à l'épreuve de l'archéologie », in Christine DELAPLACE, ss. dir., *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale, IV^e-IX^e siècles, colloque international, Toulouse, 21-23 mars 2003*, Paris, 2005, p. 15-23. Dominique BAUDREU, « Une forme d'habitats médiévaux concentrés : le cas du Bas-Razès », *Archéologie du Midi Médiéval*, t. 4, 1986, p. 49-77. Dominique BAUDREU et Jean-Paul CAZES, « Les villages ecclésiiaux dans le bassin de l'Aude », *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, DAF 46, Paris, 1994, p. 80-97.

10 Pierre BONNASSIE, « Les *sagres* catalanes : la concentration de l'habitat dans le « cercle de paix » des églises (XI^e s.) », *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, DAF 46, Paris, 1994, p. 68-79.

11 Aymat CATAFAU, *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X^e-XV^e siècles)*, PU Perpignan, Perpignan, 1998.

12 Alain GUERREAU, « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », in N. BULST, R. DESCIMON, A. GUERREAU ss. dir., *L'État ou le roi : les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècles)*, Paris, MSH, 1996, p. 85-101. HAL Id: halshs-00521075.

13 Suivant l'expression d'Alain GUERREAU, *art. cit.*

14 Sur le concept de villages à maisons, voir Benoît CURSENTE, *Des maisons et des Hommes, La Gascogne médiévale (XI^e-XV^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998. B. CURSENTE, « Le village pyrénéen comme village à maisons, premières propositions », in *Villages Pyrénéens, morphogénèse d'un habitat de montagne*, M. BERTHE et B. CURSENTE ss. dir., colloque Framespa, UTM, 2001, p. 157-170, et, sur l'Ariège, Florence GUILLOT, *art. cit.*, « La mise en place des habitats agglomérés en Sabartès (haute Ariège) au Moyen Âge »...

15 Michel LAUWERS, « De l'*incastellamento* à l'*inecclesiamento*. Monachisme et logiques spatiales du féodalisme », in *Cluny, les moines et la société au premier âge féodal*, sous la dir. de D. I. OGNA-PRAT, M. LAUWERS, F. MAZEL, I. ROSÉ, Rennes, 2013, p. 315-338.

réévaluant le concept de pôle paroissial (église, cimetière, droits, etc.), en démontra le caractère structurant primordial dans la conception de l'habitat médiéval, en dehors, le plus souvent, de tout regroupement dans l'espace des habitats¹⁶.

C'est dans cette dynamique, et dans le long terme, que je vous propose d'examiner nos connaissances sur l'habitat en haute et basse vallée de l'Ariège ainsi que les perspectives de nos recherches sur ce sujet.

Séparer initialement l'étude de la haute et la basse vallée de l'Ariège en deux parties n'était nullement artificiel. D'abord du point de vue de la charge de la recherche à mener : les deux ensembles comptent environ 200 communes et la tâche aurait été trop difficile d'en faire une seule étude. Mais aussi, parce qu'il apparaît nettement entre ces deux espaces de profondes dissemblances du point de vue du style des peuplements, des activités économiques et de la répartition des habitats suivant une ligne passant à peine au sud de Foix, incluant la vallée de la Bargaillère, piémont tourné vers le nord, dans la zone de montagne, mais n'incluant peut-être pas l'axe est-ouest entre Foix et Lavelanet. Ce partage n'a donc rien à voir avec un quelconque déterminisme géographique, puisque, par exemple, des espaces naturellement analogues, à l'est et à l'ouest de Foix, ne paraissent pas avoir connu les mêmes styles de peuplement.

Il y a un style montagnard, lié aux activités de montagne, au sud, avec la haute Ariège qui comporte 70 à 80 % de villages « à maisons » (fig. 2). Au nord, la basse Ariège n'en comporte apparemment pas. Pourtant le *casal* est largement présent dans la documentation, dès la seconde moitié du 10^e siècle, par exemple, dans le cartulaire de l'abbaye de Lézat¹⁷, à l'extrême nord de notre étude. L'explication de ces divergences passe par la prise en compte, non pas uniquement des habitats, mais des systèmes de peuplement qui les produisent. Les collines aplaties du Lézatois n'ont rien à voir avec les hautes vallées et offrent des activités humaines relativement distinctes pratiquées dans des conditions différentes. Le village « à maisons » illustre un certain type de communautés, la réussite de celles-ci dans un système de peuplement montagnard, sylvo-agro-pastoral. Les études environnementales¹⁸ ont bien prouvé l'importance de la forêt et du pastoralisme

16 Ce cadre analytique correspond en outre aux conclusions de deux grandes fouilles archéologiques, étudiant des terroirs et non pas ponctuelles : Claude RAYNAUD ss. dir., *Archéologie d'un village languedocien. Lunel-Viel (Hérault) du I^{er} au XVIII^e siècle*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 22, Lattes, 2007 ; Olivier PASSARIUS, Richard DONAT et Aymat CATAFAU, *Vilarnau : un village au Moyen Âge en Roussillon*, Perpignan, Trabucaire, 2008.

17 Paul OURLIAC et Anne-Marie MAGNOU, *Cartulaire de l'abbaye de Lézat*, Paris, 1984-1987. *Id.* Gallica : [ark:/12148/bpt6k6243599k](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6243599k).

18 Voir par exemple les nombreux travaux de Didier GALOP, *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*, Toulouse, Géode, Laboratoire d'écologie terrestre et Framespa, 1998. Ou encore Georges JALUT, *L'action de l'homme sur la forêt montagnarde*

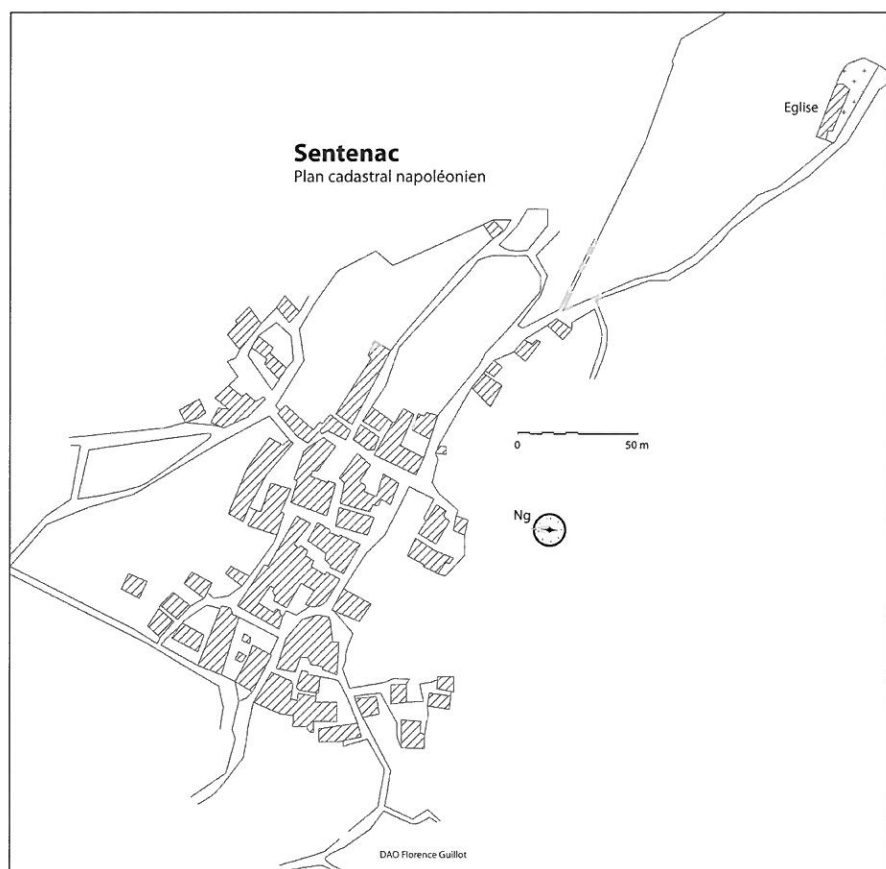


Fig. 2. Village de Sentenac, haute vallée du Vicdessos. Village de type « village à maisons » ou « village casaliier ». L'église, préromane, était située à l'extérieur du village, au sein de son cimetière. Le village, groupé sur une soulane, à flanc, à 900 m d'altitude, était constitué de quartiers coalescents, sans organisation particulière visible.

dans ces systèmes. Or, nombre de ces villages sont justement situés selon une fourchette altitudinale comprise entre 850 et 1100 m, à la limite des terroirs pastoraux et des terroirs agricoles en terrasses majoritairement en soulanes (adrets). La gestion d'activités logiquement au moins partiellement communautaires, comme le pastoralisme d'estives (d'alpages) et peut-être aussi la gestion de la forêt, aurait forcé

des Pyrénées ariégeoises et orientales depuis 4000 BP d'après l'analyse pollinique, Actes du 106^e Congrès National des Sociétés Savantes, Perpignan, 1981, Perpignan, 1984, pp. 163-174 ; Claude DUBOIS, *Archéologie de l'environnement forestier en milieu métallurgique et minier en Ariège : orientation de recherches diachroniques*, mémoire de D.E.A., Université de Provence, 1990 ; Jérôme BONHÔTE, *Forges et forêts dans les Pyrénées ariégeoises*, PyrGraph, 1998, et Bernard DAVASSE, *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'est du Moyen Âge à nos jours*, Géo, 2000, etc.

à l'organisation commune, qui elle-même aurait produit le regroupement physique en villages ou hameaux composés de quartiers agglomérés. Ces quartiers formaient des groupes hiérarchisés entre maisons dominantes et dominées¹⁹. Complétés tardivement par des églises à l'époque romane, ces villages qui pourraient s'être agglomérés à la fin du haut Moyen Âge, seraient le produit d'un système de peuplement « montagnard et pyrénéen » qu'il nous faut maintenant mieux étudier, en portant le regard au-delà de l'habitat groupé proprement dit. Cette recherche est en cours, dans la haute vallée du Vicdessos, grâce aux recherches des géographes environnementalistes, anciennes, très nombreuses et aujourd'hui soutenues²⁰, puisque débutent des études ethnologiques et archéologiques sur les habitats pastoraux en Ariège²¹. Il faudrait envisager aussi de mieux connaître les pratiques agricoles, ainsi que les espaces intermédiaires, ceux des granges.

Dans les actes, à propos des secteurs de ces villages « à maisons », on perçoit une organisation supérieure au village, la vallée²², pérennisée par la toponymie. Rien à voir avec la vallée en tant que concept géographique et spatial. Il s'agit bien d'un point de vue organisationnel, et qui permet de préciser la localisation des biens dans les chartes. Ces vallées ne sont souvent que des portions de nos vallées actuelles et peuvent avoir survécu en consulat, puis communes ou cantons²³. Qu'étaient-elles lorsqu'elles apparaissent dans la documentation ? On serait tenté de répondre des *ministeria*, car là où existent les *valles*, on n'en dénombre pas, et vice-versa. Parce qu'aussi, au 11^e siècle et début du 12^e siècle, parfois avant, quand on a la chance de pouvoir l'étudier, ainsi autour de Lordat, de Vicdessos, de Miglos et dans la Barguillère, on note une remarquable corrélation entre ces vallées, une église décrite au plus tôt avec dîmes et cimetière, et la présence d'une, et d'une seule, fortification, ancienne et surtout publique, comtale, de bâti archaïque, sur des nids d'aigles isolés et sans lien apparent avec

19 B. CURSENTE, *ouvr. cit.*

20 Notamment ceux de l'Observatoire Homme Milieu Pyrénées, Haut-Vicdessos, sous la dir. de Didier GALOP, http://w3.ohmpyr.univ-tlse2.fr/presentation_ohm_pyr.php.

21 Qui sont encore loin des superbes résultats obtenus en Ossau, Cerdagne, à Aigües Tortes, etc. Florence GUILLOT, *Rapports de sondages archéologiques aux orris de Jean Lamic et à l'Ouriot*, 2012, dactyl. HAL Id: halshs-00769263 ; Florence GUILLOT, *Rapports de sondages archéologiques (Soulcem, abris sous roche), pour une archéologie de la montagne*, dactyl, 2014 : HAL Id: halshs-01092712.

22 À ce sujet voir Florence GUILLOT, colloque de Foix, *cité*, « Seigneurie, villages et château, la vallée de Miglos au Moyen Âge, un ensemble exemplaire », p. 319-343. HAL Id : halshs-00920449v1.

23 Voir par exemple la commune de Miglos, vallée de Miglos (fig. 6). Ou encore la vallée de la Barguillère, proche de Foix. Au-delà les vallées d'Andorre en sont un autre exemple, celles de Bethmale (Beth=Val), ou de la Bellelongue (Belle=Val) en Couserans. Ces vallées existent sur les deux versants des Pyrénées, on en connaît quantité d'exemples en Espagne, notamment en très haute montagne, par exemple, le Bal de Chistau (Aragon).

l'habitat (par exemple fig. 3). Ces vallées n'étaient peut-être pas des éléments déterminants du système de peuplement, mais plutôt d'un cadre administratif et politique. Encore faudrait-il apprécier l'adaptation de ce cadre à d'autres, plus anciens, et donc de ce qu'il révèle. Mais nous atteignons là les limites de ce que la documentation, partielle et partiale, nous apprend.

Hormis ces villages « à maisons », l'habitat médiéval des hautes vallées ariégeoises est quasiment uniquement groupé. Il répond à plusieurs modèles de peuplement. Ces groupements sont répartis sur toute la chronologie étudiée et on en connaît même des tardifs, ainsi le hameau de Capoulet, autour d'une commanderie hospitalière, de développement tardif, vers la fin du Moyen Âge et au-delà.



Fig. 3. Village de Verdun et massif du Quié de Sinsat. Sur le sommet de droite, était située la fortification de Verdun. Elle dominait la vallée. C'est un site naturel exceptionnel, à 1235 m, entouré sur les 9/10^e de ses côtés par de très hautes et vertigineuses falaises. La fortification consistait d'ailleurs en deux murs de courte longueur, bien placés, barrant l'accès étroit qui se faisait par un petit col raide et large d'à peine quelques mètres. Ces ouvrages fortifiés isolés du monde civil, sur des sites naturels altiers, peuvent être anciens. Ce furent des fortifications publiques au Moyen Âge central, gardées par des châtelains, pour le pouvoir public comtal. La famille châtelaine prit, au 12^e siècle, le nom de Verdun, ainsi qu'à Miglos, Sabart, Niaux, Sos, etc. Ce furent des ouvrages très rustiques, tout en retailles et pierres sèches. Ils furent abandonnés au 12^e siècle, pour la plupart, mais l'un fut conservé à Lordat parce qu'il était architecturalement plus abouti, ou, dans un autre cas, à Montréal-de-Sos, entièrement rebâti à la fin de ce siècle, en gros œuvre maçonné. Photo Patrick Laugié.

Il y a d'abord des villages castraux en fait forts rares. Ax (aujourd'hui Ax-les-Thermes) et Tarascon (aujourd'hui Tarascon-sur-Ariège) (fig. 4), éventuellement Vicdessos, qui furent des villages castraux comtaux, qui ont pu recevoir des chartes de franchises et s'ouvrir aux foires et à un commerce régional dont il faut souligner le vrai développement tardif. C'est surtout au cours du 13^e siècle, et encore plus au début du 14^e siècle, que ces habitats urbains grossirent. Même la ville de Foix, bourg monastique au haut Moyen Âge, puis castral à partir du Moyen Âge central, ne représentait que cinq à six rangées de maisons au milieu du 12^e siècle, agglutinées autour de l'abbaye et du château comtal²⁴. Il faut envisager que ces villages

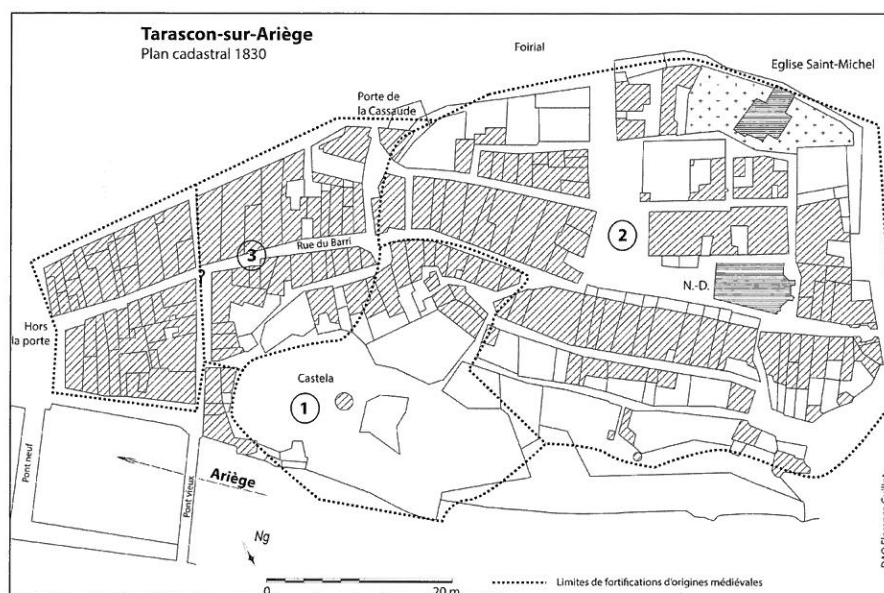


Fig. 4 Légende : Village castral de Tarascon-sur-Ariège, à la confluence de l'Ariège et du Vicdessos. Château des comtes de Foix, mentionné à la fin du 12^e siècle, il fut doté d'une charte de franchises au début du 13^e siècle qui favorisa son développement économique à la fin du Moyen Âge. Le château regroupa un premier habitat (1), dont la question se pose de savoir s'il s'agit d'un quartier peuplé de fidèles *milites*¹, et s'étend sur un vaste éperon qui paraît avoir été alloté régulièrement (2). L'expansion de la fin du Moyen Âge a lieu puis sur les flancs de l'éperon (3) et enfin de l'autre côté de l'Ariège (hors plan, Barri du bout du pont). L'étude du parcellaire et les vestiges ne révèlent pas de restes d'un mur d'enceinte avant le 14^e siècle. Une des portes conservées de cette époque présente des caractères très ostentatoires et fort peu défensifs. L'enceinte fut ensuite complétée et réparée à l'époque moderne, probablement au moment des Guerres de Religion, qui furent violentes à Tarascon.

¹ L'analyse très précise et précieuse faite par Luc BOURGEOIS et Christian RÉMY, « Les agglomérations d'origine castrale entre Loire et Dordogne (X^e-XIV^e siècles) : pôles castraux et habitats subordonnés » in A. FLAMBARD-HÉRICHER et J. LE MAHO dir., *Château, ville et pouvoir au Moyen Âge*, actes de la table ronde de Caen, 2008, Caen, Publié en 2012, CRAHM, p. 51-79.

24 Gabriel de LLOBET, « Foix médiévale, Recherches d'histoire urbaine, » *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*, tome XXVIII, 1974, p. 95. *Foix médiévale*, Saint-Girons, 1974.

castraux furent essentiellement d'essence commerciale. L'étude du rôle des feux du comté de Foix à la fin du 14^e siècle montre d'ailleurs, par exemple à Vicdessos²⁵, que la population y était différente des habitats environnants : il s'agissait de bourgeois, au sens propre, artisans, commerçants, élite administrative, alors que les autres villages étaient encore peuplés de paysans. Ces villages composent avec une sociabilité et ce fut ce style socio-économique qui favorisa leur développement au 14^e siècle.

On ne peut savoir si ces villages castraux ont pu d'abord héberger des quartiers de *milites* au pied des tours maîtresses, mais il semble bien que leur dimension artisanale ou commerciale ne soit pas négligeables. Elle est en tout cas claire à la fin du Moyen Âge.

Le peuplement de ces carrefours commerciaux était donc bien différent de celui des « villages à maisons », ce qui explique leur dissemblance. Leur développement fut lié à celui du commerce régional à la fin du Moyen Âge, soutenu par la création d'un marché du fer. Les octrois de foires furent nécessaires à leur réussite. Les chartes de franchises qui organisèrent ce développement créèrent une identité propre, autour de règles et de droits distinctifs, de mesures particulières, de droits judiciaires locaux, d'un dialecte, etc. Le mur d'enceinte, qui justement paraît avoir été construit au 14^e siècle dans les cas d'Ax, Tarascon et de Vicdessos, était une limite symbolique plus qu'une nécessaire protection.

On peut aussi avancer l'hypothèse que les quelques villages castraux des 11^e et 12^e siècles que nous recensons, furent le produit d'un système de peuplement analogue, né d'une économie spécialisée. Si on met à part les agglomérations préurbaines anciennes que sont Pamiers, Saverdun et Foix, les véritables villages castraux emmurillés furent peu nombreux, même en plaine. C'est là qu'ils furent tout de même les plus nombreux, moins d'une dizaine en fait (fig. 5). Comment justifier qu'ils figurent au milieu d'une majorité d'autres formes de rassemblement des hommes ? Je pense qu'il faudrait sérieusement étudier la question d'un peuplement spécifique de ces agglomérations, à faciès artisanal et pré-commercial. D'autant que les quelques mentions de marchés sont justement associées à ce type d'habitat, mais jamais aux habitats les plus ruraux²⁶.

Cependant, le château, pas plus que la féodalité, ne furent absents des hautes vallées comme de la basse Ariège. Il y avait d'abord quantité de fortifications isolées, au cours du Moyen Âge central comme à la fin du Moyen Âge. En haute Ariège, leur nombre atteignait plus de la moitié des sites dans la seconde moitié

25 Florence GUILLOT, « La vallée de Sos à la fin du Moyen Âge », *Revue des amis des archives de l'Ariège* 2011, n°3, Foix, pp. 47-80. HAL Id : halshs-00687844.

26 Ainsi Quié, 1195 : AD09, E 6 - 9, caisse n° 15, acte n° 3, f° 225.

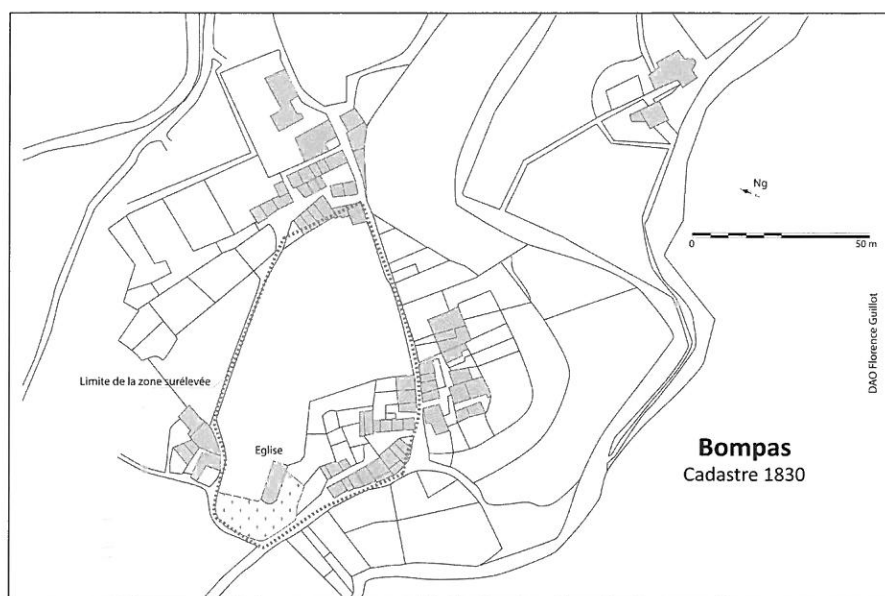


Fig. 5. Village de Bompas, haute vallée de l'Ariège. Situé sur une terrasse de confluence, il dominait la rive droite de la vallée de l'Ariège. Plan cadastral et topographie indiquent une parcelle bien délimitée qui semble bien avoir été enclose et avoir porté un village castral et l'église Saint-Étienne - conservée -. La famille de Malpas (aujourd'hui Bompas...) fut, dès le 11^e siècle, dans la proximité de celle de Foix². En frèrèche, ils apparaissent dans quelques donations de dîmes et d'églises d'importance de la haute Ariège, à la faveur de la Réforme Grégorienne³. Les anthroponymes portés par les frères sont à associer à ceux de la famille comtale Foix-Carcassonne (notamment Pierre, Bernard, Raimond), mais on rencontre aussi Pons et Adémar qui sont plus rares au sein du groupe nobiliaire de la haute Ariège au 12^e siècle. Tous participent aux grands actes des autres lignages locaux, Quié, Arnave, etc. et disparaissent de la documentation au début du 13^e siècle. Le village semble être resté relativement réduit jusqu'à aujourd'hui. À la fin du 14^e siècle, il ne comptait que 10 feux fiscaux, dont un moulin.

² Voir par exemple, Pons Adémar de Malpas, caution d'un otage du comte de Foix, dans un grand plaid de la fin du siècle, BnF, ms lat 9323, f° 104.

³ Voir par exemple cart. Saint-Sernin, acte 277.

du 13^e siècle. Elles servaient la politique publique, celle des comtes, et, en tant que casernes, influençaient peu le peuplement. Elles n'étaient pas situées en limite du comté, mais au cœur des habitats, sans pour cela en privilégier un parmi les autres. Par exemple, le *castrum* de Miglos, château comtal au 12^e siècle, et probablement avant, était isolé et ne groupait nullement un habitat montagnard en villages « à maisons » situé aux alentours (fig. 6). Il en était de même pour les autres ouvrages fortifiés comtaux de Niaux, Verdun, Montréal-de-Sos, puis Montorgueil, Montgrenier, Calamès, Blanquefort, Castel Maou d'Ax, etc., mais aussi pour les grottes fortifiées de la haute vallée qui sécurisaient les voies de communication.

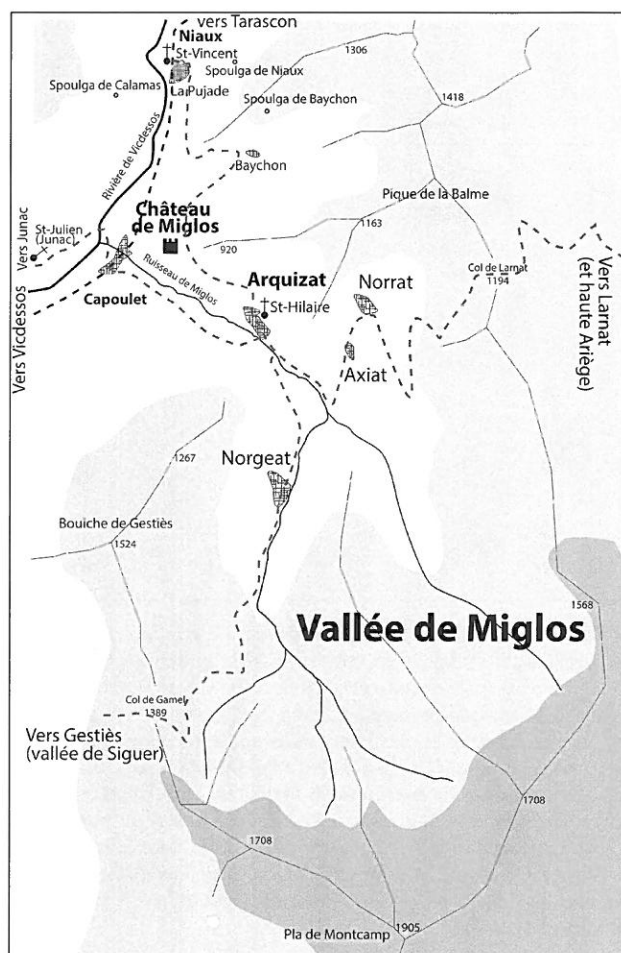


Fig. 6. Vallée de Miglos, affluent du Videssos, en haute Ariège. La vallée de Miglos est exemplaire du système de peuplement au Moyen Âge central en haute Ariège. À cette époque, le château resta isolé, dans une position stratégique au-dessus du Videssos et n'influença pas l'habitat de villages à maisons. Il dépendait directement du pouvoir public, qui n'en délégua que la garde à une famille de l'aristocratie locale, mais sans que cette dernière ne passe d'hommage, puisque la fortification restait directement comtale. La communauté était médiatisée par une « vallée ». Elle fait partie des vallées anciennement mentionnées. En vallée du Videssos, les quatre habitats - dont trois sont mentionnés en tant que « vallées » - dotés des premières églises citées (Onost, Sos, Siguer et Miglos) portent des toponymes anciens qui sont différents des noms des villages à maisons, presque toujours avec suffixe *-acum* ou ayant des noms d'hommes (par exemple Orus). Seuls la vallée et le château portent le nom de Miglos. La vallée de Miglos comportait quatre villages : Axiat, Norrat, Norgeat et Arquizat, et de vastes pentes et estives. Arquizat hébergea l'église Saint-Hilaire, mentionnée à la Réforme Grégorienne et reconstruite suivant le programme architectural roman mené par l'abbaye de Saint-Sernin sur les églises récupérées au cours de la Réforme. Le château ne devint résidence aristocratique qu'à la fin du Moyen Âge, lorsque que les comtes le donnèrent, sous hommage, à la famille de Son, qui le reconstruisit presque entièrement pour l'adapter à ces nouvelles fonctions.

En haute Ariège, les résidences aristocratiques des seigneurs locaux s'installèrent majoritairement près des habitats préexistants. En basse Ariège, on observe au contraire qu'il s'agissait plus souvent de résidences aristocratiques isolées, celles des lignages locaux (voir par exemple fig. 8). Le nombre d'ouvrages isolés atteignit 35 % du total des résidences aristocratiques au 13^e siècle. Cet isolement se fit dans un contexte différent, dans des secteurs où l'habitat paysan était spatialement dispersé, avec un réseau d'églises déjà bien en place qui assuraient le réseau social de ces communautés.

Dès le 11^e siècle, des topolignées apparaissent dans les textes et, quand on peut les étudier auparavant, on repère leurs ancêtres parmi la très haute aristocratie de la fin du haut Moyen Âge²⁷. Le pouvoir comtal est prégnant, perceptible partout ou presque, et il a conquis les nouveaux *castra* par le système du fief de reprise au cours du 12^e siècle. Ces aristocrates construisirent des *castra*, certains dès le 11^e siècle, mais aussi jusqu'à la fin du Moyen Âge. Peu, et même fort peu, pourraient avoir été bâtis ex-nihilo, loin des villages en place. Encore faudrait-il le vérifier par la fouille, mais l'hypothèse peut être émise à Montaut, Quié et Château-Verdun. Les autres composaient souvent des morphologies plus ou moins bipolaires trahissant l'antériorité de l'habitat sur le *castrum*, qui fut en fait attiré par le village et l'église paroissiale (fig. 7). Enfin, en piémont ariégeois, on rencontre le plus souvent des *castra* seigneuriaux isolés, en fait résidences aristocratiques pures, à quelques centaines de mètres du ou des habitats (fig. 8). Ici, le château n'était pas un lieu fréquenté par tous, à la différence de l'église paroissiale qui constituait le pivot de la relation sociologique et spirituelle, le point d'ancrage identitaire des peuplements voisins, et qui était présente partout, que le château existe ou pas. Les *ministeria* de la plaine et du piémont étaient d'ailleurs le point d'ancrage d'églises d'importance, à Lissac, Garnac (Belpech), Lézat, etc.

Il y eut pourtant fort peu de villages véritablement groupés autour de l'église. Deux cas atypiques en haute Ariège, Unac et Pech Saint-Pierre²⁸ et trois à quatre cas avérés en basse Ariège, Saint-Félix de Rieutord, Saint-Martin d'Oydes, Saint-Félix de Tournegat et peut-être Saint-Amans et Unzent (fig. 9). Comparé au Lauragais voisin, c'est fort peu, et la faiblesse de la seigneurie ecclésiastique élargie, c'est-à-dire appliquée aux terroirs entiers, pourrait être une des explications, mais n'est probablement pas la seule.

27 Florence GUILLOT, colloque de Seix (2007), *Châteaux pyrénéens au Moyen Âge, Pouvoirs pyrénéens : de la résidence aristocratique au castrum, naissance, évolutions et fonctions des fortifications médiévales dans les comtés de Foix, Couserans et Comminges*, ss la dir. de F. GUILLOT, 2009, Mercuès, « Seigneurs et *castra* en Sabartès aux XI^e et XII^e siècles », p. 81-108. HAL Id: halshs-00531076.

28 Habitat déserté.

Fig. 7. Génat fut un village à maisons de la haute Ariège, situé à 950 m d'altitude. L'église, Saint-Pierre, fut érigée à l'entrée du village, en périphérie et en situation basse. Romane, elle fut bâtie après l'agglomération du village. Un château (parcelle *castela*) vint se greffer contre le village au 12^e siècle, dépendant de la famille de Quié. Mais il ne s'agit absolument pas d'un village castral, car l'habitat et l'église étaient préexistants et le château vint en périphérie sans modifier l'organisation du village.

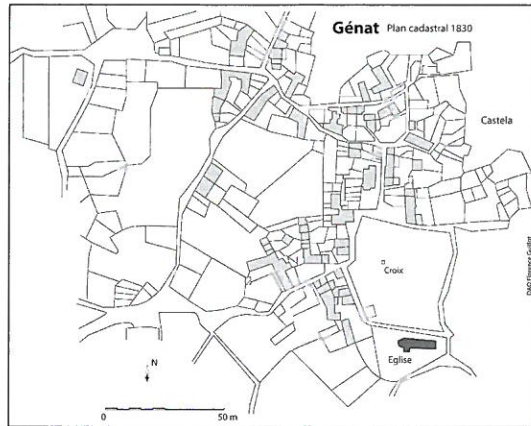
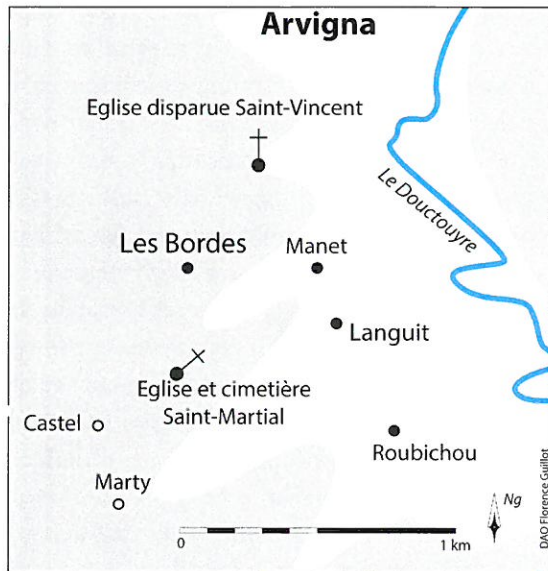


Fig. 8. Terroir d'Arvigna, piémont, à l'est de la vallée de l'Ariège. Le château médiéval, indiqué comme étant isolé dans les livres terriers et sur le cadastre napoléonien, était situé sur une motte bâtie sur une crête. Nous n'en conservons aucune mention médiévale, mais Guillaume Bernard d'Arvigna apparaît dès la fin du 12^e siècle dans un plaid à Foix, comme caution d'un otage du comte de Foix (BnF, ms lat. 9323, fol. 104). Des membres de cette famille furent jugés et condamnés dans la seconde moitié du 13^e siècle et au début du 14^e siècle par les tribunaux inquisitoriaux. Ils apparaissaient alors comme *milites* de Dun (*castrum* important tout proche d'Arvigna). Après la croisade, ce secteur faisait partie de la nouvelle seigneurie des Lévis



(Mirepoix, pays d'Olmes) et, condamnés ou pas, les seigneurs locaux perdirent leurs seigneuries. Le village ne fut mentionné qu'au 16^e siècle (Félix PASQUIER, *Cartulaire de Mirepoix*, tome 2, p. 425), dans une liste de communautés dépendantes des Lévis de Mirepoix. L'église Saint-Martial, isolée sur la crête du château, mais à 400 m de ce dernier, était entourée d'un cimetière. Une autre église, Saint-Vincent, existait, mais a disparu. Arvigna est le nom de la commune, mais aucun village ou hameau ne se nomme ainsi. L'habitat, décrit par les livres terriers et sur le cadastre napoléonien, était largement dispersé avec un hameau plus important que les autres nommé Les Bordes. Les exemples de terroir de ce type furent relativement fréquents dans ce secteur de piémont où l'habitat n'est spatialement polarisé ni par l'église ni par le château. Le château resta une résidence aristocratique isolée, un lieu qui fut évidemment moins fréquenté, au Moyen Âge, par les habitants que ne l'était l'église.



Fig. 9. Saint-Félix de Tournegat fut un village ecclésial des coteaux de la rive droite de la basse vallée de l'Ariège. Il était constitué d'une église romane surdimensionnée et très dominante, construite sur un sommet, et entourée d'une simple couronne de maisons. Le village avait une seule porte. Le village fut mentionné avec le terme *forcia* au milieu du 13^e siècle (HGL, VIII, acte 374 - I, col 1151).

En fait, la très grande majorité des habitats de la plaine et du piémont furent, au cours du Moyen Âge, peu voire pas groupés (fig. 10, 11 et 12). On a pu parler « d'habitats intercalaires résistants ». C'est en fait inapproprié, d'autant que dans les actes de la documentation écrite, ces habitats apparaissent au même niveau que les autres, qualifiés de *villae*, qu'ils sont dotés d'églises souvent attestées anciennement, avec cimetière, dîmes, décimes, etc. En fait, ils ne semblent « intercalaires résistants » que dans notre schéma de pensée, et constituaient de vrais peuplements dotés comme les autres, mais non agglomérés dans l'espace. Or, la paroisse fut une communauté de fidèles avant d'être un territoire, un centre spirituel et relationnel, et le territoire paroissial se structura à partir de son cœur, l'église, qui est le véritable pivot de la relation communautaire : l'église rassemblant les vivants sous la protection du saint, objet d'un attachement très important des communautés, et son cimetière rassemblant les morts qui étaient

Fig. 10. Légende : Village du piémont pyrénéen, à l'est de l'Ariège, Calzan était constitué d'une rue sur laquelle s'agglomèrent, plus ou moins, les maisons et une église, Saint-Jean-Baptiste, construite sur une petite butte rocheuse. Le village (*villa*) fut mentionné dès le 11^e siècle (HGL, V, col. 571). Au Moyen Âge central et peut-être auparavant, l'église était le polarisateur de la communauté, sans pour cela que le village fût un village ecclésial.

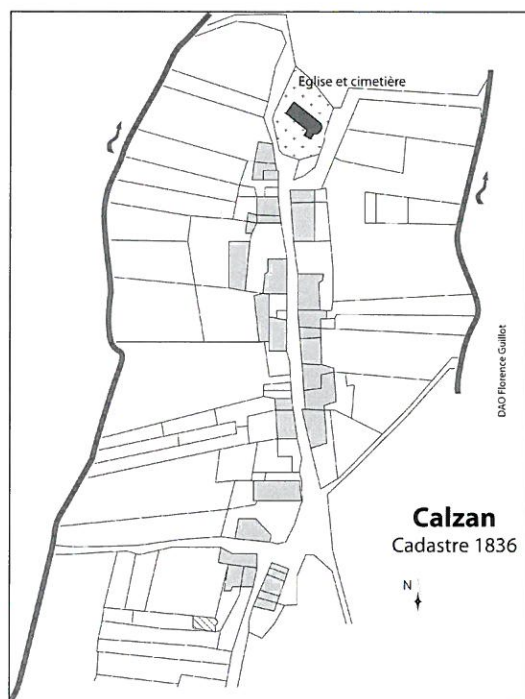


Fig. 11. À la confluence de l'Hers vif et de l'Ariège, le bois de Boulbonne est un territoire de plaine alluviale. Mentionné dès le début du 11^e siècle (HGL, V, acte 162, col. 344-346), en tant que bien public, il n'était peut-être déjà plus une dense forêt, si l'on en juge par le nombre d'habitats et d'églises dotées de dîmes ainsi que de cimetières, qui y sont repérés dans la documentation des 10^e-12^e siècles. Sur douze à quinze kilomètres carrés, ce sont sept églises qui furent mentionnées avant la fin du 12^e siècle : c'est dire si le réseau ecclésial était dense. Quatre de ces églises devinrent les granges d'une abbaye cistercienne (de Boulbonne) bâtie au 12^e siècle à peu de distance, près de Mazères. Malgré cette densité ecclésiale, il ne semble y avoir eu aucun habitat d'envergure, et la dispersion est certaine. Le bois de Boulbonne au Moyen Âge central fut un exemple typique de polarisation sociale autour des églises, sans qu'il y ait eu pour cela de véritables agglomérations.



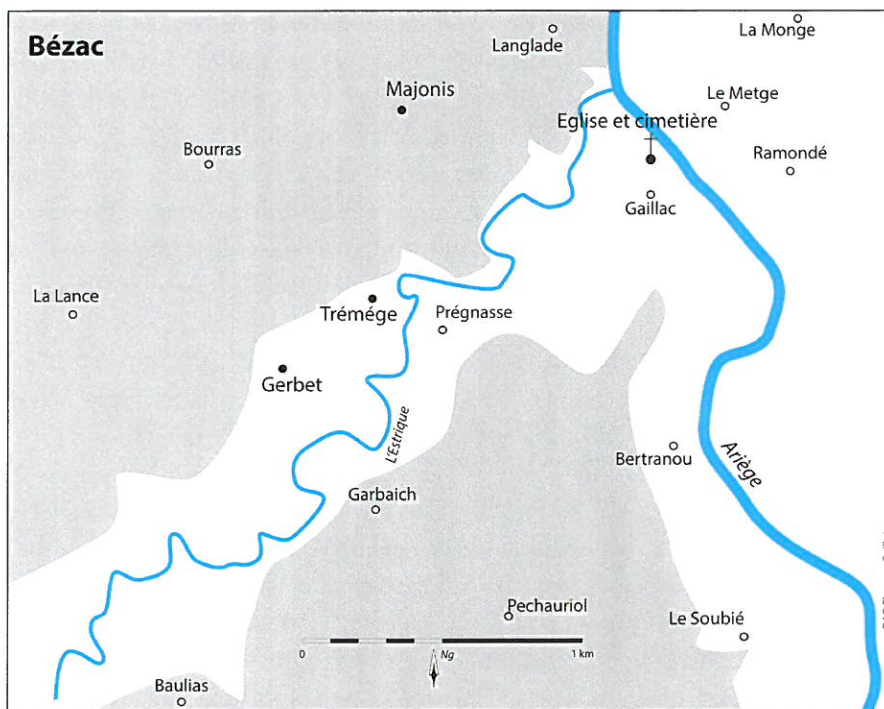


Fig. 12. Basse Ariège, rive gauche. Carte réalisée grâce aux actes médiévaux, aux livres terriers et au cadastre napoléonien. Seuls Majonis, Trémèges et Gerbet possédèrent plus de deux maisons, à l'époque moderne et au début du 19^e siècle. Aucun ne dépassa douze maisons et/ou granges. Aucun habitat ne fut nommé Bézac. Il semble en être de même au Moyen Âge. Bézac fut mentionné comme alleu comtal dès le début du 11^e siècle (HGL, V, acte 162, col. 344-346). L'église, sur une confluence importante, est dédiée aujourd'hui à saint Pierre (aux-liens) et l'était à saint Sernin, au 11^e siècle (Cart Lézat, acte 588). Elle pourrait être encore plus ancienne. Elle fut accolée à deux grandes parcelles (cadastre napoléonien) qui se partageaient la confluence. Le bâtiment est roman, mais le champ adjacent, celui de la plus grande des parcelles, livre des tessons antiques (prospection GUILLOT-KIRCHE 2011). Elle semble avoir dépendu d'aristocrates de haut rang, avec les dîmes, dans la première moitié du 11^e siècle, puis à l'abbaye de Lézat, et le *terminium* est dit de « Saint-Sernin de Bézac » et non pas de Bézac. Les actes de la documentation écrite médiévale sont chiches et mentionnent Bézac comme *villa* sans plus de précisions. Rien n'indique en tout cas que le terroir ait connu des habitats groupés importants, mais plutôt qu'il était proche de ce que l'on observe à l'époque moderne, doté d'un habitat dispersé pour une communauté unie par son église paroissiale et son cimetière.

aux racines du lien communautaire²⁹. La dîme elle-même fut un facteur évident de groupement social, l'impôt créant la communauté. Sans être rassemblées dans l'espace, ces communautés furent donc liées par leur église et son cimetière et se construisent autour de la paroisse. C'est à juste titre que Michel Lauwers parle

29 Ainsi qu'un acte de la seconde moitié du 9^e siècle le décrit, autour de l'église Saint-André de Mauressac (Cart. Lézat, acte 1108), *in circuitu primitivus ecclesie ad corpora sepelienda fidelium qui vulgo dicitur cimiterium*.

de « polarisation sociale » dans ces cas si nombreux³⁰. Et cette polarisation est efficiente : la communauté existait à l'égal d'autres, et n'avait donc rien à envier à une aucune autre. L'habitat était certes dispersé, mais non pas intercalaire, ni résistant à un groupement, bien vivant et il était structuré par des liens sociaux entre les hommes et avec l'église paroissiale. Au-delà de ces cas, ce sont toutes les communautés, même celles des villages castraux qui composaient avec ce type de polarisation sociale, dont il faut souligner aussi la primauté dans les moteurs de la mise en place de ces habitats et dans le devenir des différents systèmes de peuplement.

Ces habitats non agglomérés mais polarisés par l'église, son cimetière et ses rituels, sont majoritaires jusqu'à la fin du Moyen Âge dans la moitié nord de notre étude. Nombre d'entre eux et de leurs églises apparaissent très tôt dans la documentation, c'est-à-dire avant le 12^e siècle, mais peut-être existaient-ils depuis longtemps déjà. L'absence de fouilles, préventives ou pas, est un véritable problème pour jauger, par exemple, de l'ancienneté des églises. Certes, nombre de ces églises sont romanes, mais leur origine est probablement plus ancienne. Ainsi, les principales églises de la haute vallée de l'Ariège, celles de Vicdessos, Miglos, Niaux, Arignac, Mercus, sont romanes, voire préromanes. On pourrait les supposer construites aux 11^e et 12^e siècles. Or, elles ont été données à l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse par les seigneurs de la haute Ariège à la Réforme grégorienne³¹ et il apparaît qu'elles ont été reconstruites par l'abbaye dans un programme architectural relativement uniforme, très monumental, avec d'autres églises, en basse Ariège³² et en Pays d'Olmes, toutes dépendantes de Saint-Sernin. Si nous n'avions pas les actes de donation, nous en serions quittes à n'y voir que des bâtiments romans, mais ces actes de donation nous révèlent que d'autres bâtiments disparus préexistaient, et ces églises sont assurément bien plus anciennes que l'époque où elles furent reconstruites. Il faut donc être prudent et poser comme hypothèse de travail l'antériorité d'un grand nombre d'églises à leur première mention documentaire conservée.

Au 11^e siècle, parfois dès les 9^e ou 10^e siècles, quand les mentions se multiplient, un système de peuplement est donc déjà en place dans le piémont et la plaine d'Ariège, différent de celui des villages « à maisons » de la montagne pastorale. Il est composé d'habitats que les textes nomment *villa*, *casal*, *locus*, etc. Ainsi,

30 Michel LAUWERS, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier (Collection historique), 2005.

31 Différents actes dans Edition, Charles DOUAIS, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sernin*, 1887, Toulouse.

32 Salem TLEMSANI, « Un prieuré pour mieux régner », *Histoire de comprendre l'église romane de Sainte-Suzanne*, 2014, Canens.

Landier, en piémont de la basse Ariège, est cité à la fin du 10^e siècle avec le qualificatif de *locus* comportant une maison³³. À la même époque, dans un autre document, en tant que *villa*, avec maisons, terres et vignes³⁴ puis au début du 10^e siècle en tant qu'*alode*³⁵. Il ne devient Montlandier que plus tard (et aujourd'hui Molandier). Quand un château fut bâti dans ces terroirs agricoles organisés et polarisés avec leur église, ainsi à Dalou, Ventenac, Arvigna, etc., il ne présentait aucune attractivité pour l'habitat, quelle que soit l'époque de l'érection de la fortification. On est bien en présence d'un système socio-économique différent de celui qui devait exister dans les quelques villages castraux dénombrés dans ce secteur, par exemple à Montaut. Ces bâtiments isolés sont des résidences aristocratiques au sens strict. Leur isolement montre peut-être la faiblesse de leur apport à la coordination des activités socio-économiques paysannes. L'église était fréquentée par la communauté, le château l'était bien moins, et la polarisation église/habitat semble partout plus forte, mais surtout plus ancienne que l'érection d'un château. Un système de peuplement est alors en place, d'habitats plus ou moins dispersés, dans un terroir agricole où sont mentionnées des terres et des vignes, pour des productions variées mais peu décrites³⁶. Il faudrait pourtant les étudier dans la longue durée, pour mieux comprendre le système. Par ces biais, il pouvait donc y avoir identité villageoise, sans qu'il y ait d'agglomération.

L'exemple du bois de Boulbonne illustre cette dispersion spatiale et sa polarisation sociale (fig. 11). Entre la fin du 10^e siècle et le début du 12^e siècle, avant l'installation d'une abbaye cistercienne, ce ne sont pas moins de sept églises, soit qualifiées de paroisses, soit décrites avec dîmes et cimetières, qui furent présentes dans ce secteur couvrant moins de 30 km². Même s'il est qualifié de bois³⁷, Boulbonne n'était évidemment plus alors une dense forêt. Cependant, aucun véritable habitat groupé n'y est mentionné pour cette époque, tandis que de nombreux lieux, d'alleux ou autres le sont, souvent dès le 10^e siècle³⁸.

33 Cart. Lézat acte 85, mentionné avec ses *casalaticus cum ipsa mansione*.

34 *Idem* acte 90, mentionné avec *ipsos casales cum ipsa casas et cum ipsas terras et cum ipsa vinea*.

35 *Idem* acte 84.

36 Vache et vignes, av. 990, Cart. Lézat, acte 806. Jument, bœuf et vache, fin 10^e siècle, acte 1710. Chapons, blé et avoine, 1076, acte 66. Blé, fèves et autre céréale, 1168, acte 764. Blé, mélange, millet et avoine, 1246, acte 273. Poissons, 1113, acte 35. Nombreuses mentions de bois, etc.

37 Première mention vers 1002, Dom DEVIC et VAISSETTE, *Histoire Générale du Languedoc (HGL)*, Toulouse, 1872, V, acte 162, col. 344-346.

38 Ainsi, Tramessaygues, Ampouillac et Alba (ou *Albaredaquae*), 969, *Gallia Christ.*, XIII, col. 227. Doat, 83, f° 3. Etc.

Communautés, anciennement établies et polarisées par l'église, n'impliquent pas forcément stabilité. On perçoit des désertions, car près de 20% des *loci* mentionnés dans le cartulaire de Lézat concernant la basse Ariège n'existaient plus et sont absents même des terriers modernes. Le plus souvent, on ne repère pas de raisons particulières pour ces disparitions. Il s'agissait aussi parfois de déplacements de quelques centaines de mètres, de flux et de reflux, qui pourraient avoir été liés à des pratiques agricoles, que nous percevons encore trop mal et qu'il nous faut mieux étudier, ainsi que les peuplements saisonniers, tels que les granges et les cabanes d'altitude en montagne, afin de replacer le peuplement dans le terroir et dans le long terme qu'il est nécessaire d'étudier. Que ce soit en ce qui concerne la mise en place des châteaux, isolés ou pas, ou celle des communautés des villages « à maisons », ou encore de ces hameaux dispersés du piémont, le très long terme, ainsi que les études environnementales et socio-économiques sont indispensables à la compréhension des différents systèmes de peuplement qui ont été générés, et qui apparaissent bien différents selon les zones étudiées. De prime abord, on ne repère nulle part de moment critique, mais seulement les évolutions suivent des étapes ou des seuils, sans vraiment de mutation rapide et radicale.

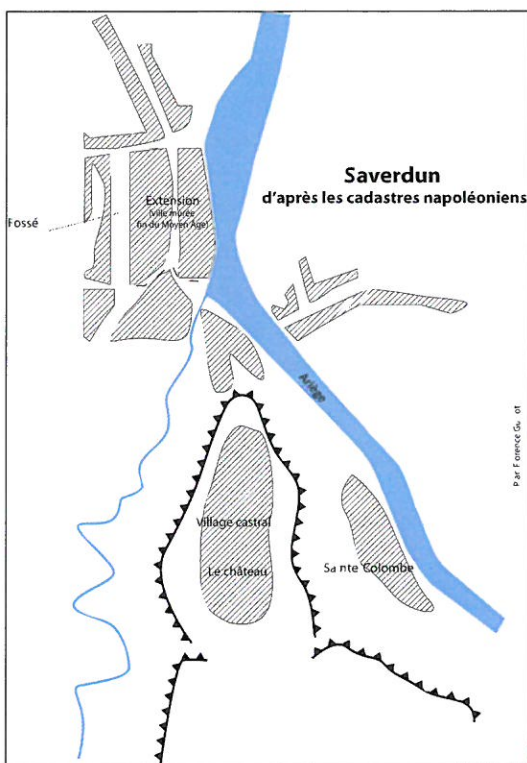
Une de ces étapes, à la fin du Moyen Âge, est caractérisée par une certaine urbanisation dans nombre d'habitats, et cette urbanisation est intimement liée au développement d'un marché régional du commerce, qui débute au cours du 13^e siècle et s'intensifie, encore en pleine crise, au 14^e siècle. Plusieurs formes différentes de concentrations urbaines ou périurbaines sont caractéristiques des années 1240-1340, voire se poursuivent sous des formes différentes, jusqu'à la fin du 14^e siècle. La crise vide les espaces montagnards, les plus ruraux en premier, et ces concentrations ont lieu dans les zones de plaine et de piémont.

Il y a d'abord une nette croissance des villages castraux dotés de franchises, ceux qui profitent des marchés et des foires. Cette croissance s'étale dans le temps pour aboutir à un maximum urbain vers le milieu du 14^e siècle. Les plus anciens, Foix, Pamiers, Saverdun, bourgs monastiques ou prioraux à la fin du haut Moyen Âge, puis étendus de quartiers au pied de châteaux qui prennent l'ascendant sur les agglomérations, étaient restés très resserrés jusqu'à la fin du 12^e siècle mais ils vont doubler, voire tripler de surface. Dans certains cas, ainsi à Varilhes ou à Saverdun (fig. 13), on observe que la croissance se réalise par le biais de quartiers quadrangulaires, peut-être lotis régulièrement.

Rudes concurrentes des vieux villages castraux, de très nombreuses bastides furent fondées entre 1242 et 1263. Le mouvement fut essentiellement comtal et se réalisa en paréages -inégaux dans la pratique bien qu'égaux en théorie- avec de

Fig. 13. Bourg prieural puis castral de la basse plaine de l'Ariège. Au cours du Moyen Âge central, le premier noyau d'habitat, pas forcément aggloméré, fut le secteur du prieuré Sainte-Colombe. Vers 1120 (HGL V, acte 476-I, col. 896-7), le comte de Foix construisit un château sur le sommet de la confluence, qui peut avoir été occupé auparavant si l'on en croit le toponyme. Il le dota d'une église dédiée à sainte Marie et, il se développa un village castral. Un *barri* est mentionné en 1143 (de *Lestane*/l'étang, ADHG, fonds de Malte, Thor-Boulbonne, liasse III). À la fin du Moyen Âge, l'expansion économique du village gagna un troisième pôle, le long de l'Ariège et il s'y développa un quartier quadrangulaire, dense et emmuré. Ces quartiers furent classiques des villes en densification à la fin du Moyen Âge, ainsi à l'identique, à Varilhes, au bord de l'Ariège. Ce ne furent pas des forts villageois, qui restèrent limités aux communautés rurales et étaient des réduits fortifiés nés des violences de la guerre de Cent Ans.

Ce furent des quartiers, toujours quadrangulaires, *a priori* îlotés régulièrement au 14^e siècle, qu'on ajouta à des villages ou à des bourgs castraux, dans un contexte de croissance économique, et uniquement dans des bourgs dynamiques dont l'activité commerciale était importante. Il n'a pas été possible de savoir quand ils avaient été emmurés, mais la forme régulière des moulons suggère une organisation de ces extensions dont nous ne conservons pas d'autres traces ou indices. À la fin du Moyen Âge, les extensions ou les nouvelles agglomérations de formes quadrangulaires furent très largement majoritaires, mais dans des chronologies et pour des causes très diverses qui n'ont pas grand-chose en commun (certaines bastides au milieu du 13^e siècle, certains forts villageois au 14^e siècle, certaines extensions des bourgs castraux dynamiques au 14^e siècle, etc.).



grandes abbayes. On a pu parler d'un peuplement de frontière, car dans la seconde moitié du 13^e siècle, une frontière fut fixée avec un espace politique décrit clairement et suzerain au profit des comtes de Foix. Ce fut un premier signe de territorialisation des espaces politiques, mais, ces bastides, sauf une qui fut avortée et qui était atypique, celle de Montlaur, à l'est de Foix, furent des opérations de peuplement, là où on avait besoin de modifier le peuplement préexistant. Ce furent surtout des fondations de centres marchands, dans le cadre d'un développement commercial plus fourni, plus large et partout attesté. Ces centres ne supplantèrent pas des

secteurs mal peuplés, mais remplacèrent d'anciennes communautés rurales définies précédemment. Ce fut le cas à Saint-Ybars : à la fondation de la bastide, le terroir était loin d'être vierge, les textes fourmillent de mentions depuis des siècles, mais le peuplement était dispersé. Il était desservi par une église importante, peut-être très ancienne³⁹. Il était donc structuré pour l'agriculture, et donc inadapté aux activités marchandes à visées régionales. Les bastides furent surtout, d'emblée, ainsi que les définissent les chartes de fondation, de véritables villages franchisés comparables aux villages castraux, des peuplements à finalités commerciales, occupés par des hommes et des femmes dont les activités sont de plus en plus éloignées des profils sylvo-agro-pastoraux. Et les vrais paysans restèrent dans les peuplements anciens et ne semblent pas avoir fait partie de ces bourgeois qui peuplèrent ces villes en rapide croissance. Cent quarante ans après sa fondation, la bastide de Saint-Ybars, proche de Lézat, comptait 250 feux fiscaux, davantage que le vieux bourg castral d'Ax-les-Thermes, et à l'égal d'un tiers de la ville de Foix⁴⁰, centre le plus peuplé du comté. Finalement, toutes ces bastides offraient un visage fonctionnel assez proche de celui des bourgs castraux. La seule différence étant la chronologie du mouvement et le nom que leur donnent les chartes. Le terme s'appliquait alors un peu à tout ce qui était nouveau peuplement, y compris à des fondations non commerciales, non urbaines, ainsi une maison forte en Séronais, la Tour de Loup. On ne connaît pas, en vallée de l'Ariège, de bastides rurales, comme on en recense plus à l'ouest, par exemple à Plagne ou Beauchalot. Les castelnaux étaient aussi peu fréquents, Montgailhard au sud de Foix fut créé au milieu du 14^e siècle, avec une forme classique, grande rue et *castrum*, et une charte -ici comtale- mais c'est l'unique exemple sur le secteur étudié, avant Castelnau-Durban, à l'ouest, en Couserans.

La plupart des villes nouvelles furent fortifiées, et c'est à partir du milieu du 14^e siècle que leurs fortifications furent mieux entretenues et eurent un rôle protecteur, mais représentaient uniquement un symbole des limites des franchises. Les conflits de la guerre de Cent Ans en vallée de l'Ariège furent peu marqués, du fait de l'éloignement des grands axes de communication et de la politique de Gaston III, comte de Foix, qui réussit à protéger un temps son comté des dégradations.

Sans être comparable au Lauragais audois, la basse vallée de l'Ariège connut le phénomène du fort villageois, surtout sur ses marges et au début de ce conflit,

39 Mentionnée dès le 10^e siècle, voir cart. Lézat, acte 903.

40 D'après DUFAU DE MALUQUER, *Rôle des feux du comté en 1390*, Foix, 1901. Cas prodigieux, moins de 150 ans après sa fondation, la bastide de Mazères comptait alors 497 foyers fiscaux : elle était la deuxième ville du comté après Foix (744 feux).

conséquence du passage du Prince Noir. Première véritable extension de la fortification aux communautés rurales, des forts villageois furent érigés, par exemple près de Verniolle (Las Ribes)⁴¹, à Trémoulet, etc. Une seconde génération de forts villageois (Prades, Vicdessos et peut-être Auzat) ne concerna que le sud du comté, donc la montagne, et dans une chronologie plus tardive, parce qu'un conflit menaça dans ces secteurs jusque dans les années 1415. D'autres formes de défense furent utilisées, ainsi, à Montaillou, en haute Ariège, on re-fortifia le vieux *castrum* que l'on compléta de loges pour les villageois⁴². Les forts villageois y restèrent peu nombreux. Ils étaient l'apanage des communautés, certes rurales, mais les plus importantes : ainsi on en érigea à Vicdessos et Auzat, mais pas dans les dix autres villages « à maisons » autour de ces deux pôles de fond de vallée. Ils étaient aussi d'accès restreint : à Prades, à peine 20 % des feux fiscaux étaient situés dans le fort ; tandis qu'à Verniolle, 17 feux sont recensés dans la ville ouverte et 19 dans le fort de Las Ribes. Il s'agissait donc bien d'une extension à la ruralité de la fortification, mais limitée, qui concernait les plus riches, largement moins que 10 % des communautés, peut-être même pas 5 %. Ce fut cependant une évolution, une nouvelle hiérarchie de la protection dans le cadre d'une nécessité urgente.

Au même moment, les communautés s'affrontèrent de plus en plus pour définir l'espace qu'elles occupaient. C'est un autre signe de la territorialisation lente des peuplements. Si on a pu avancer que le lien social fut le ressort structurant du peuplement au cours du Moyen Âge central et à la fin du Moyen Âge, c'est en fait maintenant de moins en moins évident. Le lien social perdura, mais se territorialisa nettement, sans heurts, lentement, par étapes successives. Au début du 14^e siècle, quand l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier, mena les enquêtes de l'Inquisition⁴³, les hommes et les femmes se décrivaient comme appartenant à la paroisse de... Et cette paroisse était devenue un territoire, celui sur lequel s'appliquait la dîme, mais pas celui du château, sauf s'ils étaient identiques. L'évolution fut bien réelle, mais ce fut une longue mutation.

41 Ainsi, en 1382, Gaston *Febus*, céda une motte avec ses dépendances aux habitants de Verniolle (l'acte décrit même « un lieu élevé de terre ») pour y construire un fort, l'entourer de fossés et y transporter leurs maisons. AD09, E392, f° 99.

42 Jeanne BAYLE, « Mise en défense du château de Montaillou au début du XV^e siècle », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. 129, 1971, p. 113 - 119.

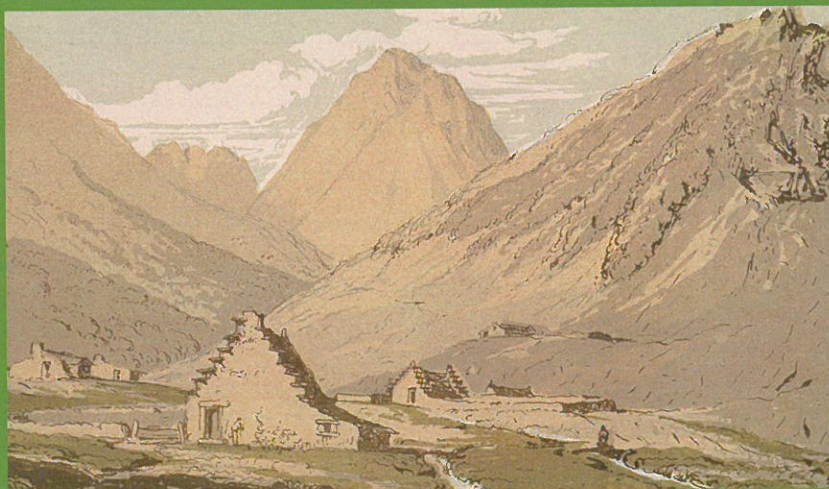
43 Voir par exemple, Cart. Saint-Sernin, acte 277.

Pays pyrénéens et environnement

À l'occasion du cent cinquantième de la fondation de la Société Ramond, qui a été inscrit au titre des commémorations nationales de 2015, le congrès biennal de la Fédération historique de Midi-Pyrénées s'est tenu à Bagnères-de-Bigorre du 12 au 14 juin 2015 avec comme sujet *Pays pyrénéens et environnement*.

Fondée à Bagnères-de-Bigorre, en 1865, la Société Ramond, éponyme et héritière de Louis Ramond de Carbonnières (1755-1827) père du pyrénéisme et conquérant du Mont-Perdu, est la première société française vouée à l'espace montagnard à travers « l'étude de la chaîne pyrénéenne, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue des explorations proprement dites » et par la publication d'un bulletin, *Explorations pyrénéennes*, premier périodique français consacré à la connaissance des montagnes et à la conquête des cimes (consultables sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr>). Créée par Émilien Frossard, pasteur, dessinateur de paysages et passionné de géologie, et trois britanniques, Charles Packe, Henry Russell, Farnham Maxwell-Lyte, elle réunit une communauté plurielle de pyrénéistes et de personnalités scientifiques, tant étrangères que françaises, comme le géographe Élisée Reclus ou Adolphe Joanne, divers universitaires, mais aussi des érudits locaux et héritiers de Ramond. Bientôt, un second grand objectif mobilise la Société : la création d'un observatoire scientifique au sommet du Pic du Midi de Bigorre (2 877 m.), dont la construction débutée en 1878 ne s'acheva qu'en 1882 grâce à l'action du général Champion de Nansouty et de l'ingénieur Célestin-Xavier Vaussenat.

Ce fut donc 150 ans plus tard et à nouveau au pied du Pic du Midi de Bigorre que la Société Ramond réunissait plus de 70 conférenciers d'Andorre, d'Espagne et de France qui ont fait partager avec passion leurs travaux et cela dans une perspective largement interdisciplinaire, sur l'histoire longue de l'environnement dans la chaîne pyrénéenne et son piémont : étude des jeux d'échelles temporels et spatiaux, interactions homme/nature, longue durée/événement, montagne/piémont, relations ou comparaisons entre Pyrénées et régions de montagne plus lointaines.



Le pic du Midi de Bigorre, aquarelle d'Émilien Frossard (1802-1881)

ISBN 978-2-9523824-5-8 - ISSN 1153-8015

30,00 €

Illustration de la couverture : Bagnères-de-Bigorre et la Vallée de Campan, lithographie de William Oliver, 1^{re} moitié du XIX^e siècle. Avec l'aimable autorisation de Mme Guillaume, responsable de la Médiathèque de Haute-Bigorre

